

## Senka K.

**«La vie est une grande chance pour tous, quel que soit l'endroit où on se trouve»**



**Senka K., f., née en 1961, originaire de Mojkovac/Monténégro, en Suisse depuis 1990**

*Où es-tu née?*

Au Monténégro en 1961. Ça se trouve encore en Yougoslavie. Le Monténégro se trouve au sud, au bord de la mer. J'ai grandi à dix minutes du centre de la petite ville de Mojkovac. A l'époque, elle avait 12 000 habitants, elle s'est agrandie depuis. C'est une très belle ville, entourée de montagnes, traversée par la Tara, une rivière très propre dans laquelle j'ai appris à nager. Nous possédions une maison et 75 ares de terre où nous cultivions un verger. Mes parents sont tous deux monténégrins. Ils parlent serbo-croate, comme nous les enfants.

*Quel était le métier de ton père?*

Il travaillait dans une usine de meubles, ma mère aussi. Mon père a attrapé une maladie pendant la Seconde Guerre mondiale qui lui a causé des ennuis. Il s'est fait mettre à la retraite assez tôt.

Notre éducation a été très sévère. Les autres partaient en boîte le soir ou se promenaient, mais nous, il nous était interdit d'en faire autant. Je ne pouvais y aller que si mes frères, les jumeaux, qui avaient un an et demi de moins que moi, m'accompagnaient. Il nous fallait toujours travailler pour l'école. Il nous était interdit de jouer aux cartes ou dans la rue. Mon père ne voulait pas que ses enfants grandissent dans la rue.

Nous avons d'abord été trois enfants et puis ma sœur est née six ans après mes frères. J'avais sept ans et je devais m'en occuper, ce qui ne m'enchantait pas beaucoup. Quand ma sœur a eu dix ans, elle est allée habiter chez ma tante à Belgrade parce qu'il n'y avait pas d'école de musique chez nous. Ma sœur s'est très tôt intéressée à la musique. C'est ainsi qu'elle a grandi à Belgrade et, pendant dix ou douze ans, nous ne nous sommes vues que pendant les vacances

d'été. Après avoir terminé le collège, mon frère et moi, nous sommes allés à Belgrade pour étudier. Ma sœur et moi, nous nous sommes rapprochées et elle est, aujourd'hui encore, ma meilleure amie. Elle vit à Belgrade, elle est mariée et a deux enfants. Elle est professeur de musique et elle chante dans un chœur mixte de l'armée. Pendant la guerre, ils ont donné des concerts dans toute la Yougoslavie et je me suis fait beaucoup de souci pour elle.

*Tu as des souvenirs d'enfance heureux?*

Ma mère faisait des conserves de fruits, par exemple, des quetsches. Une fois, on en a volé un pot entier et on a jeté le verre. Ma mère a dit, horrifiée: «Mon Dieu, où est le pot de quetsches? Les invités sont là.» Il n'y avait plus de pot de quetsches.

*Vous écoutiez la radio quand vous étiez enfants?*

Oui, mes parents écoutaient beaucoup de musique populaire et nous avions cette habitude. Tous les matins, à six ou sept heures, nous écoutions cette musique et les nouvelles parce que ma mère partait au travail à cette heure-là. Mon père se levait et faisait le café. C'était comme ça tous les matins.

Lorsque j'ai eu six ou sept ans, mes parents ont acheté une télévision. Elle s'appelait «Major 67». Cet appareil, mon père l'a encore. A cette époque-là, peu de gens avaient une télévision. Alors, il y avait beaucoup de voisins qui venaient regarder les nouvelles. Nous les enfants, nous étions déjà couchés, mais cela ne nous empêchait pas d'entendre ce qui se disait à la télévision. Un de nos voisins entendait mal et c'est pourquoi ils mettaient la télévision un peu plus fort.

*Comment s'est passée ta scolarité?*

Quand j'avais huit ans, j'ai eu un accident à l'école. Un enfant m'avait blessée à l'œil avec un crayon. Mon institutrice m'a gardée à l'école jusqu'à la fin de la journée. Aussi il y a eu de grosses complications avec cette blessure à l'œil. Quand je suis revenue à la maison, mon père m'a tout de suite emmenée chez un spécialiste. Il a fallu sept opérations en l'espace de trois mois et demi. Aujourd'hui encore, je ne vois pas bien de mon œil droit, mais au moins je ne l'ai pas perdu. Ça, c'était une mauvaise expérience avec une institutrice.

Autrement, l'école, c'était bien. J'étais bonne élève. J'ai été au collège de mathématiques après et puis, à Belgrade, pour suivre une formation de styliste de meubles. Mais je n'ai pas terminé cette formation. Il m'aurait encore manqué quatre ou cinq examens, mais après, la situation s'est aggravée dans mon pays. Mes parents, avec leur modeste salaire, ne pouvaient pas m'envoyer beaucoup d'argent. Il m'a fallu chercher un travail pour survivre. J'ai travaillé en plusieurs endroits: dans un restaurant, dans un buffet, dans le nettoyage, à l'usine. Par exemple, dans une usine de papier pendant presque six mois, je faisais la première équipe.

Quand je sortais de ce travail, j'allais immédiatement assurer mon second emploi dans une pizzeria. Ensuite, je dormais trois ou quatre heures et le matin, je retournais à l'usine. C'était très dur, mais il n'y avait pas d'autre moyen.

En 1989, une amie m'a demandé: «Tu ne veux pas aller à l'étranger pour travailler?» Je n'y avais jamais pensé. Mais j'étais dans une situation difficile: j'avais des dettes envers quelques membres de ma famille, j'ai essayé d'obtenir un poste fixe de dactylo dans une grande entreprise, mais ils m'ont seulement dit de patienter quelque temps encore. Pas d'avenir, pas de salaire, pas d'emploi fixe, pas de diplômes. Mon amie a évoqué la Suisse, je n'en avais entendu parler que dans le cours de géographie, je savais seulement que c'était quelque part en Europe. Et pourtant je me suis dit: «Oui, j'y vais. Tout essayer, revenir plus tard et peut-être terminer ma formation.» J'ai réfléchi et pesé le pour et le contre pendant une semaine. Mais naturellement, il me fallait le consentement de mes parents.

Entre-temps, ils avaient vendu la maison du Monténégro et déménagé dans les environs de Belgrade, où ils avaient acheté une maison plus grande et de la terre. J'ai parlé de mes projets à mes parents. Ma mère pensait: «Non. Tu es une fille. C'est très dur. Va savoir ce que tu vas trouver là-bas?» Mais mon père a dit: «Pars. Si ça se passe mal, tu reviendras à la maison.»

C'est ainsi qu'un samedi, je suis partie en voiture en Suisse. Je n'étais pas heureuse, mais pas triste non plus. Je ne savais pas que je quittais mon pays pour toujours. Je pensais que je reviendrais un jour.

Nous sommes arrivées par une belle journée d'août, sans nuages: tout était vert, tout était propre. J'ai pensé: «Mon Dieu, quel beau pays». Je n'arrivais pas à croire que la Suisse puisse ressembler à ça. Et puis, je suis allée chez une Yougoslave, à Bâle. Elle avait deux petites filles que j'ai surveillées. J'y suis restée à peu près une année, grâce à un visa de tourisme.

Dans la maison de cette famille, j'avais ma propre chambre. La mère des enfants travaillait et je passais toute la journée avec ses enfants, je n'avais pas d'autre compagnie. Je ne connaissais personne, j'étais toujours seule. A Belgrade, j'avais eu beaucoup d'amis, garçons et filles. Cette solitude ne me faisait pas de bien.

*Qu'est-ce que tu faisais le soir?*

Cette femme avait beaucoup de livres et je lisais beaucoup. Je pensais ne jamais pouvoir apprendre la langue allemande. Je ne connaissais que quelques mots, entendus dans des films sur la Seconde Guerre mondiale. Cette femme m'a recommandé de regarder souvent la télévision: «En regardant la télévision, tu apprendras automatiquement.» Elle m'a aussi payé un cours à l'Ecole-club Migros. Au début, je ne savais même pas qu'il fallait dire «grüezi» aux gens qu'on rencontrait.

Une voisine et son mari m'ont emmenée une fois à une fête yougoslave. C'était le 6 mai 1990. C'est là que j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari. Ce n'était pas voulu, c'était le destin. Il travaillait comme monteur de clôtures et il vient de Valjevo, en Serbie du sud. Au bout de deux mois et demi, nous étions mariés.

Nous avons vécu pendant un an dans le studio de mon mari. Quand je suis tombée enceinte, nous avons pris l'appartement de trois pièces dans lequel nous vivons aujourd'hui encore. Nous avons deux filles maintenant. Elles savent que je viens de Serbie et qu'elles aussi sont Serbes, mais elles sont nées ici et elles seront Suisses. Elles iront à l'école ici et elles travailleront ici.

*Tu t'es surtout occupée des enfants ou tu es allée travailler?*

La première année, j'ai travaillé dans une cafétéria. Je n'avais pas de permis de travail. Quand ma première fille est venue au monde, j'ai fait une pause. La deuxième fille est arrivée un an après. Deux ans après notre rencontre, mon mari est devenu agent commercial externe de l'entreprise Z., une entreprise qui vend de la vaisselle, des pots, de la porcelaine. Nous avons travaillé ensemble, une cousine gardait nos enfants. L'entreprise Z. est yougoslave. Elle a des filiales dans plus de trente pays. Elle a été créée en 1992 en Suisse. Nous avons fait la connaissance de nombreux clients yougoslaves. Nous présentions les produits chez les gens et sommes même restés amis avec quelques-uns d'entre eux.

Et puis, nous avons eu des difficultés avec le patron de Z. et cela fait maintenant deux ans que nous n'y travaillons plus. L'agence pour l'emploi m'a procuré un programme d'emploi de six mois: à la vente, dans la brocante d'une organisation de demandeurs d'asile. Ils m'ont aussi payé un cours intensif d'allemand. Ma conseillère de l'agence pour l'emploi m'a trouvé encore un cours supplémentaire de trois mois. C'était très bien. J'ai aussi suivi un cours d'informatique et j'ai maintenant un ordinateur. En 1992, j'ai passé mon permis de conduire et puis, j'ai appris l'anglais. Ce cours-là, je me le suis payé moi-même.

*Quelles ont été tes expériences avec les Suisses dans les dix années que tu viens de passer ici?*

Les Suisses ont une autre mentalité que la nôtre. Les gens d'ici vivent plutôt pour eux et n'ont pas besoin de beaucoup de compagnie. Ils ne se rencontrent pas chez eux comme nous, en Yougoslavie. Pour nous, c'est normal d'accueillir une dizaine d'invités ou de recevoir sept personnes pour le café à l'improviste. Chez une Suisse, il faut d'abord téléphoner et demander si elle a le temps. Maintenant je comprends, mais au début, ça me paraissait un peu bizarre.

Ce qui est différent chez nous aussi: quand on va boire un café avec quelqu'un, chacun paie pour soi. Mais ça, je m'y suis habituée.

*Qu'est-ce que tu préfères par rapport à la Yougoslavie?*

Que tout soit propre: pas de papiers, pas de cigarettes dans la rue. Et la discipline. Et que la police fasse tout ce qu'une police doit faire.

*Et qu'est-ce qui te manque de la Yougoslavie?*

Nous sommes habitués à la compagnie. Chez moi, les gens peuvent rester jusqu'à minuit, boire et parler fort. Mais nous devons faire attention parce qu'en Suisse, il y a des concierges. Je n'ai pas eu beaucoup de succès avec les Suisses dans les «parties» suisses. J'y suis allée quelquefois, mais je faisais attention à ne pas faire d'erreurs. Bien que dans les restaurants suisses, tout soit nickel, il y règne une atmosphère différente de celle de Belgrade. Là-bas, on joue la musique à fond... Les gens sont comme ça, tout simplement. A Belgrade, je parle ma langue maternelle et je noue des contacts plus rapidement. C'est automatique. Ici, il y a une certaine distance.

*Est-ce que cela tient à la langue?*

Oui, c'est pourquoi je voudrais apprendre la langue allemande assez bien pour pouvoir parler librement dans la rue, sans faute. Au début, j'avais très peur de faire des fautes. Je m'efforçais de tout comprendre. Mais j'ai toujours des difficultés à comprendre le suisse alémanique parce qu'à l'école, j'apprends l'allemand standard. Quelquefois je demande: «S'il vous plaît, parlez-moi l'allemand standard.» Beaucoup se montrent très compréhensifs, d'autres non.

*Est-ce que vous allez retourner en Yougoslavie?*

Nous n'avons absolument pas abordé la question. La situation ne s'est pas améliorée dans mon pays, au contraire, elle a empiré. Depuis que nous avons des enfants, nous considérons la Suisse comme notre seconde patrie. Nous restons Yougoslaves de cœur cependant, c'est notre patrie. Mais ici, c'est la patrie de mes enfants. Et par conséquent, c'est notre seconde patrie.

*Tu connais les parents des autres élèves?*

Oui, mais pas très bien, je les ai simplement rencontrés dans les réunions de parents d'élèves. Nous nous saluons dans la rue. Mais, ici, la vie est austère et éprouvante. Nous n'avons pas le temps de devenir amis. Peut-être est-ce dû à la langue.

*Comment as-tu été traitée par les Suisses quand tu es arrivée ici en Suisse?*

Tout à fait normalement. Il n'y a jamais eu de mauvaises expériences avec les Suisses. Tous ceux que j'ai rencontrés se sont montrés gentils envers moi, même si je ne parlais pas bien. Ils se sont donné la peine de me comprendre et de corriger mes fautes. Il n'y a que récemment que j'ai eu quelques problèmes: à cause de la politique. Une femme, par exemple, ne voulait

prendre part à un cours pour chômeurs que s'il n'y avait pas d'étrangers. Ou lorsque j'ai postulé pour un emploi auprès d'une entreprise, on m'a demandé: «D'où venez-vous?» Je dis toujours: «de Yougoslavie». Parce que, pour moi, la Yougoslavie existe encore. Je ne peux toujours pas croire qu'elle a été divisée. Alors quand je dis: «je viens de Yougoslavie», on me demande: «D'où en Yougoslavie?» Alors, je dis: «de Serbie». «Ah, vous êtes Serbe?» – «Non, je suis Monténégrine.» Alors, on me demande peut-être: «Est-ce que les gens du Monténégro et de la Serbie sont les mêmes?» Pourquoi cette question? Ce sont les mêmes gens. Ça fait mal. Ça m'embête. C'est parce que je suis Yougoslave, Serbe et Monténégrine que je ne trouve pas de travail. La guerre a rendu la situation encore plus difficile. Je remarque que les gens, dans la rue, me regardent de travers à cause de ça. Mais j'aimerais continuer à vivre ici normalement. Je ne suis pas responsable de la politique.

Ça m'arrive même à l'école. Peu après le début de la guerre, des enfants ont dit à ma fille: «On déteste les Serbes. On déteste les Yougoslaves». Et ma fille a dit: «Je déteste les Albanais». Mes enfants jouent tous les jours avec des enfants albanais. C'est normal. En Suisse, nous vivons tous ensemble. J'ai dit à mes filles: «Il ne faut pas dire que tu détestes les Albanais.» J'apprends à mes enfants à ne détester personne.

*Comment vois-tu l'avenir de tes enfants?*

J'ai vraiment peur, à cause des fanatiques de tous poils. J'ai également peur qu'un beau jour, il ne reste plus que 20 pour cent de vrais Suisses et que 80 pour cent proviennent du monde entier. Je suis intégrée. Je peux vivre normalement comme tous les autres Suisses. Je dois améliorer ma langue. Quand je vois cependant des gens comme ceux qui portent ces drôles de voiles, j'ai le sentiment de ne pas être en Suisse, mais quelque part ailleurs. Si nous vivons en Suisse, nous devons respecter la façon de vivre d'ici.

*Tu trouves que les gens devraient s'adapter ici et ne pas porter ce genre de vêtements?*

Oui. S'ils veulent s'intégrer dans cette société, alors ils doivent vivre comme les autres Suisses.

*Combien de fois vous êtes-vous rendus en Yougoslavie ces dernières années?*

Une fois par an. Je n'ai pas de raison d'aider financièrement mes parents parce qu'ils vivent bien là-bas. Mais j'ai envie de voir mes parents, ma sœur, mes frères et leurs enfants de temps en temps. J'ai envie que mes enfants jouent avec les leurs, qu'elles n'oublient pas leur langue et qu'elles sachent qu'elles ont des frères et des sœurs en Yougoslavie. Et peut-être aussi qu'elles sachent qu'elles peuvent aller passer leurs vacances dans la famille de Yougoslavie à l'avenir. Nous sommes très liés les uns avec les autres. Nous nous téléphonons tous les deux

Nigg, Heinz (Hrsg.) (1999) Da und fort. Leben in zwei Welten. Interviews, Berichte und Dokumente zur Immigration und Binnenwanderung in der Schweiz. Zürich: Limmat Verlag

ou trois jours, mes enfants aussi. J'ai envie d'y aller cet été et de voir ce que la guerre a changé.

*Comment ton image de la Yougoslavie s'est-elle modifiée?*

Avant, nous n'étions ni pauvres ni riches, nous étions tous égaux. A cet égard, nous étions riches. Maintenant, du fait de la situation économique et des problèmes sociaux, il y a de très grosses différences entre riches et pauvres. C'est comme une paire de ciseaux qui s'ouvre de plus en plus largement. J'ai vu, pendant la guerre de Bosnie, des gens fouiller les poubelles pour chercher quelque chose à manger. C'est très triste et ça va de mal en pis: parce que, maintenant, il y a beaucoup de gens qui n'ont pas de travail, les usines ont été détruites par les bombes. Beaucoup n'ont pas assez d'argent pour vivre.

Nigg, Heinz (1999) *Ici et ailleurs. Vivre dans deux mondes*. Zurich: www.migrant.ch  
Traduction: Marielle Larré



Except where otherwise noted, this site is licensed under a Creative Commons Attribution 2.5 License:  
<http://creativecommons.org/licenses/by/2.5/>